

OCTAVE MIRBEAU ET JEAN GRAVE

Après une douzaine d'années où il en a été réduit à prostituer sa plume de "prolétaire de lettres" à des employeurs successifs dont les causes n'étaient pas les siennes (1), Octave Mirbeau a entrepris, à partir de l'automne 1884, une difficile rédemption par le verbe en mettant son génie de la dérision, de la caricature et de l'invective au service de la justice, dans le domaine des arts et des lettres comme dans l'ensemble de la société.

Dans les chroniques données à la presse bourgeoise - du *Gaulois* au *Figaro* et, plus tard, au *Journal* -, il pourfend les défenseurs et profiteurs du désordre établi, les gangsters de la politique et des affaires, les rastaquouères de l'art et de la presse, les cabotins des lettres et de la scène. Parallèlement, après des quantités de volumes écrits comme "nègre", il publie sous son propre nom trois romans en rupture avec la vulgate naturaliste et qui constituent un implacable réquisitoire contre la société bourgeoise qui repose tout entière sur l'écrasement de l'individu : *Le Calvaire* (1886), *L'Abbé Jules* (1888) et *Sébastien Roch* (1890). Pour l'anarchiste Pierre Quillard, ces oeuvres ont une utilité sociale évidente, puisqu'elles "contribuent d'une manière apparente et indubitable à ruiner la superstition de la loi, du sacerdoce, de la patrie, de la famille et de la propriété" (2). Selon un autre écrivain libertaire, Bernard Lazare, elles sont, par conséquent, des "éducatrices" et elles attirent et attireront toujours plus tous les "esprits qui s'émancipent" (3).

Il est clair, dès lors, que le grand pamphlétaire, le romancier novateur, est passé avec armes et bagages, et à visage découvert, du côté de l'anarchisme militant, auquel il restera fidèle toute sa vie. En arrachant les masques des puissants, en démystifiant leur respectabilité qui impressionne les esprits faibles, en mettant à nu les rouages institutionnels d'une organisation sociale homicide sous ses dehors "démocratiques", en obligeant la société "à regarder Méduse en face" et à "prendre horreur d'elle-même" (4), bref en contribuant à une véritable "révolution" intellectuelle qui soit, dans le champ des idées, l'équivalent de la révolution du regard opérée au même moment par ses "dieux" Monet et Rodin dans celui de la perception, Octave Mirbeau participe de plain pied à l'effort de conscientisation et d'éducation entrepris par les théoriciens anarchistes.

Parmi eux, Jean Grave (1854-1939), le doux autodidacte de la rue Mouffetard, qui, dans les colonnes du *Révolté*, puis de *La Révolte*, s'est lancé, avec de maigres moyens, dans une généreuse tentative pour aider les travailleurs à "s'affranchir intellectuellement" s'ils veulent être "aptes à s'affranchir matériellement" (5). Faut-il s'étonner, dès lors, si, dans le supplément littéraire de *La Révolte*, où il met à contribution nombre d'écrivains contemporains, il reproduit de plus en plus souvent des textes de Mirbeau, après avoir, selon toute vraisemblance, sollicité et obtenu son *imprimatur* dès l'automne 1888. Systématiquement ses chroniques et ses contes - et aussi des extraits de romans - sont repris, dans la semaine ou la quinzaine qui suit leur parution dans la grande presse. Deux textes se révèlent particulièrement précieux pour diffuser la bonne parole et faire naître l'étincelle de la conscience jusque chez les prolétaires les plus aliénés idéologiquement : l'appel à la "grève des électeurs", paru le 28 novembre 1888 dans *Le Figaro* et diffusé en brochure à 150.000 exemplaires, parce qu'il contribue éloquentement à démystifier la supercherie électorale grâce à laquelle les mauvais bergers de la République, qu'ils ont confisquée à leur profit exclusif, s'arrogent de surcroît la bénédiction des exploités moutonniers et abêtis ; et le deuxième chapitre du *Calvaire*, qui a fait scandale en novembre 1886, et qui est massivement diffusé en brochure sous le titre *La Guerre*, parce qu'il constitue la démystification la plus radicale de l'idée de patrie au nom de laquelle on précipite les travailleurs contre d'autres travailleurs, dans des boucheries absurdes et sanglantes, pour le plus grand profit de ceux qui les exploitent (6).

Aussi est-ce tout naturellement vers Mirbeau que se tourne Jean Grave quand il est confronté, en juillet 1891, aux épiciers de la Société des Gens de Lettres présidée par Zola ; lorsqu'il est en quête d'un éditeur et d'un préfacier pour son grand ouvrage *La Société mourante et l'anarchie* ; lorsqu'il souhaite faire connaître au grand public les horreurs du Dépôt, par lequel il a transité, en avril 1892 ; lorsqu'il est emprisonné, en janvier 1894, à l'occasion de la réédition de *La*

Société mourante, puis impliqué dans l'infâme et absurde Procès des Trente, en août de la même année ; et encore lorsqu'en avril 1895 il se prépare à lancer un nouvel hebdomadaire de combat, *Les Temps nouveaux*, dont le beau titre a été suggéré par Elisée Reclus.

Mirbeau seconde admirablement les projets de son compagnon, devenu un ami, bien que leur première rencontre n'ait eu lieu qu'après bien des années d'échanges épistolaires. Par l'efficacité de son intervention dans la grande presse, il contribue au report *sine die* du procès intenté par la Société des Gens de Lettres, à la mise en lumière des aberrations des poursuites engagées contre Grave en 1894, et à son acquittement lors du Procès des Trente. Il aide puissamment, par sa préface pédagogique, à la diffusion de *La Société mourante*. Et, à en croire les rapports de police, c'est lui qui soutient de ses phynances *Les Temps nouveaux* (7), leur épargnant ainsi la noyade à laquelle eût dû les condamner un déficit permanent. Pour autant les relations entre l'illustre écrivain et l'ancien cordonnier ne sont pas toujours au beau fixe.

D'abord, à partir de 1891, Mirbeau traverse une crise très grave, où se combinent l'angoisse existentielle, le lancinant sentiment d'impuissance d'un artiste en quête d'absolu, comme le peintre Lucien de *Dans le ciel* (8), et surtout l'horreur de l'enfer conjugal auquel le condamne sa bourgeoise et pingre moitié, l'ex-actrice et horizontale Alice Regnault (9) - enfer qu'il évoque dans deux oeuvres de 1894, *Mémoires pour un avocat* et *Vieux ménages*. Bref, il n'a pas toujours la disponibilité souhaitée, il reste des semaines sans pouvoir écrire ne serait-ce qu'une lettre, il lui arrive même d'avoir le sentiment terrifiant d'être dépossédé de lui-même et de frôler les abîmes de la folie. Du coup, la préface promise n'arrive qu'après dix-huit mois d'impatientes relances, des lettres se perdent, des rendez-vous sont manqués, et les articles espérés pour *Les Temps nouveaux* ne seront jamais écrits. On conçoit que Grave soit bien souvent exaspéré par ces manquements répétés, et incompréhensibles à ses yeux, à la plus élémentaire règle de solidarité militante.

Et puis, il semble bien que des divergences idéologiques aient fini par quelque peu fissurer le parfait accord qui régnait au début entre l'auteur de *La Société mourante* et son prestigieux préfacier. C'est ainsi qu'à l'occasion des représentations des *Mauvais bergers* en décembre 1897 - pièce pourtant admirée par l'enthousiaste compagnon Tortelier - , Grave n'a pas manqué d'être choqué, dans sa ferveur de militant, par le pessimisme décourageant qui se dégage du cinquième acte, où triomphent la destruction et la mort : le nihilisme métaphysique et l'impitoyable lucidité du dramaturge font mauvais ménage avec l'optimisme et la ferveur de l'activiste libertaire. Au même moment, et dans les mois qui suivent, l'affaire Dreyfus renforce le désaccord. Alors que, pour Mirbeau, la lutte contre l'injustice et pour la vérité prime toute autre considération et l'amène, au nom de préoccupations tactiques, à se réconcilier avec des ennemis de la veille, naguère vilipendés, comme Joseph Reinach (10), pour Grave les "anars" dreyfusistes s'emballent un peu trop vite en faveur d'un officier, et, en s'alliant à des politiciens bourgeois et à des franges de la classe exploiteuse, risquent de compromettre la perspective de la lutte révolutionnaire. Par la suite, le flirt de Mirbeau - il est vrai, assez court - avec les socialistes jaurésiens lors de la fondation de *L'Humanité* en avril 1904 (11), n'a pas dû contribuer à rapprocher les positions des deux hommes.

En l'absence de toute autre missive attestant de l'évolution de leurs relations, peut-être est-ce à ce refroidissement idéologique qu'il convient d'attribuer l'impersonnelle froideur de la dernière lettre de Mirbeau à Jean Grave - si du moins il en est bien le destinataire, ce qui n'est pas sûr.

La correspondance entre l'ancien cordonnier et "l'imprécateur au coeur fidèle", constituée, même incomplète, un document précieux pour l'histoire de l'anarchisme intellectuel. Elle jette aussi une certaine lumière sur la distance qui peut séparer un écrivain et un artiste foncièrement individualiste et indépendant, doté d'une curiosité universelle, et qui était ouvert à tous les mystères de la nature, à toutes les angoisses existentielles et à toutes les beautés créées par le génie humain, sans jamais s'astreindre à aucune discipline partisane ni à aucune autocensure ; et un militant quelque peu enfermé dans des certitudes dogmatiques - Charles Malato appelait Jean Grave "le pape de la rue Mouffetard" - et de surcroît obnubilé, de par la force des choses, par les tâches quotidiennes, les soucis matériels et les préoccupations politiques immédiates que lui imposaient ses responsabilités éditoriales et ses combats au jour le jour. Certes, un même idéal les rapprochait,

et nombre de batailles les ont vus côte à côte. Mais ne peut-on pas déceler pourtant, au fond de leurs relations, l'indice de quelque malentendu douloureux ?

Pierre MICHEL

NOTES

1. Il a servi successivement Dugué de la Fauconnerie, député bonapartiste de l'Orne, le baron de Saint-Paul, député bonapartiste de l'Ariège, Arthur Meyer, le directeur du *Gaulois* mondain converti au légitimisme, et le banquier Edmond Joubert, dont l'antisémitisme est une arme dans le combat contre la banque Rothschild.

2. "L'Anarchie dans la littérature", *Entretiens politiques et littéraires*, avril 1892 (réédition aux éditions du Fourneau, 1993, p.11).

3. *Figures contemporaines*, Perrin, 1895, p.167 sq. Sur les relations entre "Octave Mirbeau et Bernard Lazare", voir l'article de Pierre Michel, à paraître en 1993 dans le *Bulletin Bernard Lazare* n° 2.

4. Articles sur *La Fille Elisa* de Goncourt, parus dans *L'Ordre* bonapartiste les 25 et 29 mars 1877 (recueillis dans *Combats littéraires* de Mirbeau, à paraître en 1994 aux éditions Séguiet).

5. *La Société mourante et l'anarchie*, Stock, 1893, p.34.

6. Sur ces reprises de textes de Mirbeau dans la presse anarchiste, voir la contribution de René Bianco, dans les actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, *loc.cit.*, et la bibliographie de la thèse dactylographiée de Jean-François Nivet, *Mirbeau journaliste*, Lyon, 1987.

7. Rapport du 7 mai 1901 : "Le journal *Les Temps nouveaux* vit présentement des fonds de Mirbeau, auquel l'argent ne fait pas défaut" (dossier BA 1190 des archives de la Préfecture de Police de Paris).

8. Publié par P Michel et J-F. Nivet, L'Echoppe, Caen, 1989.

9. Sur *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, voir la monographie de Pierre Michel, A l'Ecart, Reims, 1993.

10. Sur les motivations de Mirbeau, voir la contribution de Pierre Michel, "Pourquoi Mirbeau est devenu dreyfusard", à paraître à l'automne 1993 dans la revue *Mil neuf cents*.

11. Voir Pierre Michel, "Mirbeau et Jaurès", dans les actes du colloque *Jaurès et les écrivains*, université d'Orléans, à paraître fin 1993 ou début 1994.